

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite et fin.)

Nous tous, répandus sur la surface du globe, nous avons une part dans la propriété intellectuelle et spirituelle de la nouvelle Jérusalem ; Rome nous appartient autant qu'aux Gaulois et aux Lombards du nord de la péninsule, aux Grecs du midi et aux populations de sang mêlé qui habitent le centre. Le pivot de notre Eglise était à Rome longtemps avant que le Piémont existât, et quand saint Grégoire envoyait des missionnaires en Angleterre, les Slaves prussiens étaient des sauvages. Rome est la capitale de l'Humanité. Que les Italiens en sortent donc au plus tôt, s'ils veulent consolider leur union politique. L'abandon volontaire de Rome par le gouvernement italien serait même un trait de souveraine habileté ; car il neutraliserait l'hostilité formidable de deux cents millions de catholiques.

La capitale naturelle d'un royaume d'Italie était à Milan, près de la Basilique de Saint-Ambroise, le siège antique du royaume des Lombards, seule monarchie historique qui ait duré en Italie avant celle de Sardaigne. L'ancien royaume de Naples et la Sicile n'ont jamais fait partie de l'Italie historique : les Napolitains sont pour ainsi dire étrangers aux Lombards, et la Sicile, ce pays qui tient en échec le pouvoir « civilisateur » de M. Mancini, s'accommoderait autant d'une suzeraineté anglaise que d'un demi-gouvernement de Piémontais. Quoi qu'il en soit, le royaume de Naples et la Sicile ont été incorporés, vous savez comment, dans le royaume d'Italie ; et comme cette moitié du nouveau royaume est très-difficile à surveiller de loin, que les hommes d'état de l'unitarisme travaillent au transfert de la capitale à Naples... Peut-être que le poids de la machine gouvernementale écraserait plus rapidement les éléments de résistance, qui y sont visibles partout.

Il manque à l'Italie la cohésion morale, qui n'existe que dans les rangs du parti libéral, numériquement et moralement le plus faible, mais politiquement le plus habile et le plus énergique et matériellement le plus audacieux. Fondé par la violence, grâce au concours de la nation qu'on appelait autrefois la fille aînée de l'Eglise, le royaume d'Italie laisse saigner dans son sein une des plaies les plus dangereuses provoquées par cette violence : cette plaie est son injustice permanente, criante, révoltante envers le Saint-Siège Apostolique, la première gloire historique de la péninsule. Le patrimoine de saint Pierre est celui du monde catholique. Que les Italiens le restituent, sinon leur œuvre de prédilection tombera comme un château de cartes, à la première secousse qui partira du dehors, si elle ne succombe pas à une inévitable dissolution intérieure.

Je m'aperçois que ces souvenirs m'entraînent au delà des limites imposées à la patience du lecteur. Je crois

qu'il est temps que je m'arrête. Il faut pourtant que je revienne encore vers mes compagnons de voyage. N'ai-je pas dit que notre ami le vicaire avait été la seule inquiétude de notre expédition capitoline ? Je puis le répéter aujourd'hui, puisqu'elle est dissipée.

J'en ai la conviction profonde, les compatriotes du Dante et du Tasse, en nous voyant et en nous entendant parcourir leur pays, se sont rappelés l'assurance caractéristique que les Milanais avaient déjà observée chez les compagnons du comte de Flandre au siège de leur cité sous le règne de Barberousse et que les Italiens avaient oubliée depuis la bataille livrée à Pavie par notre concitoyen, le comte de Lannoy : il faut avoir assisté à la prise de possession d'un *albergo*, d'une *osteria*, d'une *trattatoria*, [1] du cratère du Vésuve, d'un musée, du palais du Vatican, d'une gondole vénitienne, des ruines de Pompeï ou d'un bosquet de citronniers à Sorrente ou à Castellamare par une troupe de nos robustes Flamands, pour comprendre toute la largeur et toute la profondeur de cette observation de touriste. Parti d'un petit village de la Flandre avec un grand cœur, une petite valise et une légère dose de cette assurance patriotique, notre ami le vicaire perdit dans la gare de Paris-Lyon la valise qu'il retrouva, on ne sait comment, à Modanè. Ensuite, nous perdîmes le vicaire lui-même. Il avait fait la connaissance d'un Italien, qui lui avait offert, avec la gracieuse courtoisie qui distingue même les *Buzzuri*, de lui montrer à prix réduit " le pays des moissons et des héros ". Il nous abandonna donc à Rome pour courir ainsi seul vers la terre où les citronniers fleurissent. A notre retour, le vicaire manquait à l'appel, à la station de Turin. On nous avait parlé d'un ecclésiastique étranger assassiné sur la Voie Appienne, non loin du Mausolée de Cecilia Metella, par un cocher, fasciné par le son des lires qu'il avait aperçues dans le portefeuille gonflé de son client d'une heure. A Naples, on nous avait mis en garde contre le danger qu'il y avait de monter, le soir, le chemin qui conduit au Mont Cassin. Plusieurs d'entre nous avaient été victimes de procédés annexionnistes audacieux, qui dans la gare de Gènes, qui dans une bagarre à Rome, qui sur la place Colonna, qui devant le parlement de Monte-Citorio, qui près de la porte de bronze du Vatican. " Pour sûr ", répétions-nous avec un pèlerin des environs d'Audenaerde, il sera arrivé quelque catastrophe à notre excellent vicaire. Déjà nous commençons à faire des recherches, lorsque, huit jours après nous, notre digne compagnon rentra sain et sauf dans sa paroisse, avec sa petite valise et son grand cœur.

Quels hommes que ces « vicaires belges » ! Véritables types d'intrépidité, sillonnant toutes les routes de l'Italie, allant, du même pas solide, d'un sanctuaire à l'autre et de ville en ville, sans souci du climat, du temps, de la fatigue, du sommeil, de la politique et des larrons. Dans les plaines de la Lombardie, un de mes compagnons de voyage m'en fit connaître un échantillon digne d'être cité ici. Chacun de nous l'a rencontré, coiffé d'un tricorne qu'il est impossible de décrire [surtout en Italie], portant

(1) Mots à peu près synonymes signifiant *auberge*, *restaurant* etc.